

Arnaud Villani

Journal d'été. 1987

L'arbre dentelle liquide, avec ses mailles qui gardent de tomber vers le haut, attirés par les étoiles où sont nos âmes. Et nous aussi, nous poussons maille à maille et nourrissons une ombre pour tel ou tel, bien que jamais (il s'attache ici) disparaisse notre « bougé ». Le flou de nos secondes patiemment mobiles sur fond de monde.

Savoir s'étendre vers le poème, comme on « prend le vent ». L'arbre, feuilles disposées une à une, son air « peigné ». On ne saurait lui trouver d'erreur.

Ne pas chercher à être feu mais bois, vent mais maille, eau mais berge. C'est la pierre qui tresse à l'eau son fil, c'est le filet des feuilles qui prête au vent des sons, c'est le bois compacté par le temps qui se rend digne d'ignition. Rien ne brûle que patience, rien n'explose en poème que tourbe et nappe ancienne de langage. Dans la simplicité un calcul à long terme, une manière d'orgueil qui rend longève.

L'eau surface, sa capacité de faire ligne. La terre ne fait pas surface mais masse. Mais à flanc de ciel la mobilité invisible de l'air, les affections à fleur de la mer bruisseuse. La mer, la violine, non cadastrée.

Et une fois qu'on s'est jeté dans la bruissure (qui s'étire comme une pâte de son) le monde presse d'un abusif encerclement, la féminité aussi est un rayon d'action. On est en plein oiseau, directement dans le cri de la grive, dans la courbe de la chaleur. Corps recrus d'être-à-même. L'être donne une stabilité de barque à balancier, les couleurs sont les poids d'une précision pondérale.

La pensée s'arrête au non-dire, à la non-pensée où nulle source ne forme nulle part de fleuve visible.

*

Curieux de se mettre en quête, en guette du paysage comme un peintre, mais pour le dire en mots. Cela a-t-il sens de fixer le sable lumineux à massifs et d'attendre soupçonneux que lève, comme un vol de perdrix, le dire spontané de ces sables à ramifications vertes ? Quel dire attendre sinon intérieur ? Doit-on pour que l'intérieur vienne au bord des lèvres ou disjoncte ces lèvres par la circoncision de l'écriture, laisser glisser la chose en pente douce vers les yeux ?

L'important ici n'est pas la couleur mais la force qu'aménage la différence de couleurs. Dans leurs carnets, peintres et poètes s'en tiennent au bâti des différences.

*

La surface de la mer jette le discrédit sur la parole et ne tolère que des corps, des voiles, des rochers mats comme des peaux. On pense beaucoup à la mort qui prend ici nécessairement du relief. Mais nul qui le dise.

Rhapsodiques, asyndétiques, goutte à goutte ressourcés de la nappe phréatique des désirs. On essaie encore les mots, mais on y recherche la spaciosité et une couverture contre le temps. Régression sous les gigantesques peaux de la chaleur, de la fraîcheur. La surface de l'eau fait une âme égale. On se baigne dans des optiques. Un chien écoute — la mer ? On se sent à tout moment justifié.

Sommes-nous encore faits pour sable et mer ? Est-ce langue étrangère pour laquelle manque le lexique ? Force clastique et drastique des gouttes de nuit sur une toile. Force des arbres centimètre par centimètre sur l'air. L'arbre, non pas jeté à la hâte dans le paysage, mais modelé par minces retouches d'automne, la terrible intériorité de l'arbre capable d'ombre, qui lui permet de durer en plein ciel.

*

Ni bruit ni tumulte, la mer-bruissure. Même furieuse, terrifiante, elle ne dérange pas, mais s'accorde. « Dépli de son » de la mer, qui prend les vies et les mue en mutisme blanc bleu.

Musicalement parlant, le « dépli de son » de mer est un caverneux, une basse prise entre parenthèses, un froissement d'étoffes à composante métallique. Ébranlement, le glissé des vagues sur elles-mêmes, qui crisse dans le medium et donne à l'oreille une caresse musclée. La musique de ce bruit est bruissure de matières mutuellement prisonnières qui se recouvrent et se dégagent avec force.

« Et il nous est donné d'entendre, grâce à cette écoute, le chant de la terre ». Mais il ne vient pas des « Mères de l'être ». Habitation partout factice, nomade, légère. Le gonflable, la toile portative aux tensions contraires donnent l'espace habitable, demain replié aux dimensions d'un fort sac de coton. Et les vies sont aussi des parenthèses dans l'emploi forcé du temps. Mais si tu viens ici comme la vague se retire, prêt au désert de mer dans son ampleur de nuit horizontale, tu désertes, tu perds mains-fortes, renforts et contreforts, et tu vois ce qui t'environne désavoué par l'amorce en toi d'un désert, d'une mer intérieure, d'un dépli de son. Tu fais caverne, tu accouples ton âme et l'astre, tu persistes et persisteras à travers le temps millionnaire.

*

L'assise de la mer, c'est aussi la certitude irrégulière que les vagues continueront de se crêter de blanc, que le front de mer toujours s'amuira en langue d'eau tendue à la conquête du rivage.

Ce temps d'obscur endurance devant la splendeur est nostalgique : la conviction d'une persistance du désert intérieur dans le temps millionnaire ne peut venir tout à fait à bout de l'idée qu'il faudra en tant que tel (ou tel) décamper. Et si la toile est de corps et d'os, nécessaire aussi de se vider de son sang, de songer à ne plus être ici. Mais ne plus être ici est si absurde quand toute notre vie se résume à toujours être ici (où que ce soit) qu'inversement se renforce l'hypothèse de l'endurance même en dehors de toute toile gonflable de corps, comme apparaît et disparaît, lointainement, selon le creux des vagues, une voile.

Écrire est sans doute cette nouvelle toile, cette lointaine voile, ce corps qui peut s'abstenir d'être toujours ici — bien qu'il ait un ici. Indéterminé. Écrire est bien la présence, devant soi et en soi d'un désert. Les espaces blancs des théoriciens de l'écriture ne sont pas que rhétoriques. Mais vos déserts, ô Silésius, Sophocle — en quelques mots !

*

La complexité ne peut être que transitoire : il y a de la mort autant qu'il y a des corps pour engranger la beauté du vivre. Mais plus au fond, difficile à percevoir, est le désert de l'endurance — je ne dis pas : « de l'indifférence ». Désert intérieur, la vie ramenée à ses constituants simples. Tu te crois sang et tu es eau de mer, tu te crois os et tu es aussi pierre. Les satisfactions de ce désert ne sont pas comme d'embrasser les femmes et de percevoir le bleu, mais mille autres, peut-être, univers unimaginable tant que nous sommes ce corps et cet ici, comme lorsque l'on vient de décamper du paradis, et qu'ensemble qu'une brûlure viennent d'autres sensations, oubliées, jamais connues peut-être, qui peu à peu assurent un monde.

Mais tu es triste à mourir de devoir partir, de devoir mourir. Les paroles rassurantes n'ont jamais garanti l'existence d'une montagne d'or. Et quel désert intérieur dans les Orages d'acier de Jünger, sinon douleur, pourriture et dernier silence, à jamais séparé du métronomique battement de mer qui déploie dans l'espace des sons une protection ?

Les cimetières des villes, les crématoires usiniers, les columbaria, un jour seront effondrés et submergés. Alors pourrait se libérer, un temps, la force florifère de notre poussière.

*

Mais ce qu'à tout coup on oublie comme si nos tendances vitales consistaient à résister à cette idée, c'est qu'en notre fond, comme le noyau de cette mer d'ailleurs si multiple, nous sommes désert, vide, sans-couleurs. Rien ne nous sépare du monde en sa durée persistante. Ce que l'esprit refuse, c'est que la simplicité désertique ou la durée persistante puisse être quelque chose. Quoi ?

Ni nappe atomique ni vacuité intersidérale. Mais déjà le faire-corps de la molécule, sa tendance racinale à devenir matière. Si nous sommes une fois pris dans le ballet des formes (et, on ne sait pourquoi, c'est justement ce qui nous est arrivé) il nous appartient en propre d'être matière, quasi éternelle.

Matière de dernier mot, et plus on va vers elle, plus on se fait longanime, durable, sans fin, pouvoir indéterminé de s'associer et de se dissocier. Que nous fait alors d'être poussière d'Uranus, molécule bleue de la mer, ou conscience du moine qui regarde la mer ? Ce que le moine perçoit dans le sans-fin du bleu-vert, c'est par la grâce de son isolement, lui-même, et la soudaine évidence que Dieu n'est jamais que le nom (trop « typé ») du faire-corps de cette mer, de ces couleurs et de cette durabilité capable de toute forme.

*

La durabilité du cosmos fait abstraction de la mort. Mais cela peut-il sécher les larmes intérieures d'avoir à quitter ce monde-ci ? Ce cosmos est grégaire, mais sans plus rien d'une affinité élective. Qui sait pourtant si de la conscience ne naît pas comme grégarité pure ? S'il fallait vraiment supposer que cette affinité primaire n'a rien à voir ni avec la vie ni avec le temps, ni avec aucune conscience d'aucune sorte, étant entendu que cette grégarité est le sans-couleurs, le sans-formes en soi, alors il faudrait même abandonner l'idée désertique d'une endurance (mystique) et décider que si jamais nous avons chance d'endurance, au même titre que la roche, c'est dès ici, dans la fête intérieure de tous les sens et du plus-que-les-sens, lorsque, des milliards de fois plus intensément que la roche, par la moindre de ses cellules et la plus fugace de ses impressions, il vit, meurt, se déforme, se compose, se réunit, et par son faire-corps avec les détails du temps, et l'espace millionnaire qui nous est livré, se construit suffisamment d'impressions, de souvenirs et d'instant de beauté pour durer, pendant sa vie même, une longue éternité.

*

A ras de sable, à ras de mer, là où les rochers se dentellent dans la fêta du vent, là où, sous un certain angle, et comme la mer vient fréquemment en inonder les langues, le sable est bleu, à ras de mer, enfoui dans la chaleur tu perçois l'endurance de l'instant. Quoi que tu observes, il y aurait à dire et à veiller. Entre le sable-mer et la mer, il y a le blanc qui n'est plus eau, trop chargé de sable. Partout des langues se rétractent, des nappes s'allongent, et, perdant de l'épaisseur, des coulées se laissent boire, et virent du blanc au miroitant, du miroitant au gris sable, pour redevenir soudain bleues. Étages de vagues, niveaux avant-coureurs d'une montée de la mer, antennes et approches. La mer tâte le sable à trois niveaux de mer et de couleur. Le sable se fait ciel puis revire au sable où le ciel met des blancs.

L'endurance, on ne peut la dire que de niveau. Tu as pris garde de ne pas te brancher sur les nouvelles du monde, qui auraient défait en un instant ce que la mer, toute la nuit, avait tissé.

Dans l'étirement et la pause du flot, indéniablement quelque chose de féminin, il y a ce geste d'abandon un peu feint, une joliesse sans véritable candeur, les Grecs en ont fait un style de vie et des œuvres d'art.

Ce qui du soleil levant profite à la mer est que le blanc devient couleur surtout s'il vient, dans l'arrondi d'un rouleau déferlant, redoubler la plage, ce qui donne un remugle et des courbes mathématiquement élégantes. Ce rehaussement de blanc souligne un instant du processus de vague, son expiration, qui nous attire, négligents pourtant pour les creux bleus dont s'alimente régulièrement en ressources le devenir blanc d'une ridicule de mer en bout de course.

L'étirement du blanc en fin de vague se fait vers la grève et à contre-sens. C'est en cela qu'il y a abandon, étirement musculaire, où les bras tirent vers le haut tandis que les jambes s'arc-boutent vers la terre.

*

Écrire est laisser respirer le corps. La régularité irrégulière de l'écriture. Vague après vague chaque phrase approche, s'étale et s'étire, inonde le bâti des précédentes. Le futur roule dans l'abord de la page. Espaces transparents et écume noire du travail. Entre deux, le sable où le ciel se fait une lucidité.

Comment, phrase à phrase, venir limoner une plage d'assure quand dépourvus d'amers s'affalent les longues vagues à rouleaux du langage ? Secret d'écriture, comme cet homme paraît à l'enfant assis sur la mer.

Femme futile, plantue, dans le paysage net, esquisse. Femme fertile, plantée, à elle seule paysage. La femme fessue qui minaude en marchant contre le vent.

Le port de chaque fille. Là où la mer commence et s'arrête, s'ouvre un port. En cet à-bout, au lieu de partir on rentre chez soi, et par l'ancre du milieu de son corps, arrêt de la dérive parce qu'il est aussi le milieu insistant de l'autre, la fille inverse et son port de poche.

Ce temps bleu me fait penser aux boîtes d'Antigone. Sans raison le soleil prend son tour de mer. Les ongles bleus des noyés, des enterrés. La mer bordée d'un cerne où les terres sont posées comme flottantes. Le rocher contraste à la poussée de la vague : il résiste, sans penchant à la mouvance légère, immobile à la guette de rien.

Faire de sa hanche une vague. Nager. Cordes poulies leviers tensions. Les arbres laissent tomber en pluie leur feuillage pour une maison durable. Le sang vert de notre culturité gluante. Le livre a quelque sang fermé, silencieux, runique. Dans la lumière sans rien d'apparent, des événements inouïs.

Les villes ayant changé d'âme, c'est ici, sable-soleil, que se goûte, même vague, un goût de cité. Que faire tandis que tournent, philosophiquement, les rapaces doux qui habitent cette terre ?

*

La crique d'opale au regard vert. Elle change de peau, de lumière. Destination de scander les rives, la terre, le temps. Sexes blonds où la veine du cœur commence de mettre un renflement intermittent. Aphrodite au regard vert.

Diastole de la vague qui porte en sa singularité une commune mesure. Venir, loigner, revenir, naître la lumière en couleur, battre obstinément. Ainsi la mer de fragilité.

Tables, ethnographiques, patinées de rosées, de saumure, et de pourriture des nuits d'hiver. Ta robinsonnade compromission.

Mais le bleu dans toutes ces années, sans vieillir. Hors de la cloche de tente, le pointillement frissonné des astres qui, eux aussi, gardent leur bruissure. Et ton corps à se gorger de tout ce qui lui reste étranger, le soleil sable, la mer infinie, la roche d'assise. A peu près de trop dans le paysage.

Comment cette culturité de morne provisoire pourrait-elle souffrir ton dénuement, s'il faut que rien au monde ne puisse rappeler que tout dans la nature conteste à cette culturité le moindre droit à l'existence ?

La mer allonge ses spondées, tant il est vrai que la femme, libre comme une limite, est gardienne des libations. Au clavier des miroitements s'esquisse un dactyle des vagues. Métrique sans lassitude, source d'Homère.

Rien ne sera sauvé de toi sinon cet être-sable que tu pressens et que ton essai d'écriture vise exactement à conjurer. Mais être-sable n'est-il pas pour qu'un corps y festonne ? Et être-corps n'est-il pas pour que son être-sable se développe, et à travers le plaisir que lui donnent les pénétrations du monde, sente au bout de son étrange territoire de peau, qu'une dune de sable l'appelle et lui offre le repos d'une destination ?

Désert

La mer violette ouvre un bouquet
le chemin de ses vagues à sang bleu
depuis longtemps les hommes sont des roches à bords sensibles
perdus dans les langues étrangères de la transparence.
La fibre du vent habite les cercles et les traces des oiseaux
le circonflexe de la mer s'étale en nappe
pour un hôte venu du ciel
ciel pâle à qui fait défaut
le cerveau bleu de la mer inventive
ciel plié à l'endroit de ses nuages
ciel en route vers le vide.
La nuit nomade, passagère en sa jupe d'écume.
Tant de vies flottent sur leurs âmes sans en mesurer
la profondeur.
Les noyés perdent la surface
la ville soliloque sur un souvenir de fosses bleues
aucun lieu n'est stable sinon la mort.
Chaque vague est une île
impénétrée
les hommes passent dans les cloches à plongée
de leurs vies sans jours.